

## Une influence plus apparente que réelle

Jean Hamelin

Volume 7, numéro 6 (42), novembre–décembre 1965

Roman 1960-1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Hamelin, J. (1965). Une influence plus apparente que réelle. *Liberté*, 7(6), 471–474.

## *une influence plus apparente que réelle*

L'influence du roman français sur le roman canadien-français me paraît bien loin d'être aussi prédominante qu'on l'a dit. Ouvrez plusieurs romans canadiens-français publiés depuis la fin de la guerre, vous ne discernerez entre ces romans et les grands romans français de la même période aucune correspondance qui puisse être facilement identifiable. Où est, dans notre roman canadien-français l'influence de Sartre, de Camus, d'Aragon, de Simone de Beauvoir? Vous ne la trouverez nulle part. On a voulu déceler chez quelques-uns de nos romanciers l'influence de Mauriac, mais l'éloignement aidant il semble que cette influence ait en fin de compte très peu joué puisque nous n'avons aucun roman qui puisse se comparer à ceux devenus classiques, de Mauriac. Or tout le monde sait que nous n'avons pas de romans classiques . . .

Au lieu d'une influence du roman français, nous avons subi, et c'est ce qui compte beaucoup plus à mes yeux, l'influence de cette culture et de cette civilisation françaises qui restent les premières du monde. De cette culture et de cette civilisation, la plupart de nos écrivains sont empreints, qu'ils l'admettent ou non, car elles font partie de notre bagage intellectuel bien avant que nous nous mettions à écrire. Nous ne pouvons y échapper. Or, c'est à partir de ces données, reçues en partage en notre qualité de peuple francophone, que nous faisons fructifier notre terroir, que nous commençons à construire notre propre édifice.

Depuis cinq ans en est-il autrement, puisque c'est la période qui fait l'objet de l'enquête de LIBERTE? Il n'est pas douteux

que certains faits nouveaux sont intervenus depuis 1960, qui modifient le paysage actuel de la littérature canadienne-française, en particulier celui du roman.

Il y a d'abord le silence des aînés. Peu d'écrivains canadiens-français, parmi ceux de la génération de 1945, ont publié de romans depuis cinq ans. Ce silence ne laisse pas d'étonner. Est-ce de la part de ces écrivains la crainte de n'être plus dans la course qui les arrête? Seul ou à peu près parmi eux Yves Thériault continue de publier. De Gabrielle Roy, nous n'avons eu que *LA MONTAGNE SECRETE*, qui n'a rien ajouté à son oeuvre. Rien de la part de Langevin, ni de Germaine Guèvremont, ni de Lemelin. On peut donc affirmer, à cause justement de ce silence prolongé, que l'influence du roman français contemporain n'a pas joué dans leur cas!

Il en est à peu près de même des écrivains des années 1950-60, tous ou presque activement participants pourtant de cette culture française dont nous avons parlé, les Cloutier, les Simard, les Filiatrault, etc., mais qui ne paraissent pas avoir subi non plus d'influence déterminante, si ce n'est Bessette, qui dans son dernier roman, aurait été influencé, dit-on, par le "nouveau roman".

Venons-en à ce dernier puisqu'il règne en maître sur le roman français contemporain. Certes on retrouvera globalement son influence dans *QUELQU'UN POUR M'ECOUTER*, de Réal Benoit, dans *LA JUMENT DES MONGOLS*, de Jean Basile, dans *TOUT COMPTE FAIT*, de Jacques Languirand. Mais de quelle influence spécifique s'agit-il? De celle de Robbe-Grillet ou de Butor? De celle de Claude Simon ou de Nathalie Sarraute, ou encore de Robert Pinget? Il serait très malaisé d'essayer de le préciser. Car pour faire du "nouveau roman", il ne suffit pas d'éliminer toute ponctuation, de ne jamais aller à la ligne ou d'imbriquer toutes ces phrases les unes dans les autres. Le "nouveau roman" tient d'abord à des qualités formelles qui ont une nette préséance sur "le sujet", alors que chez plusieurs de nos écrivains qui suivent cette tendance (et il ne s'agit pas de ceux qui viennent d'être mentionnés) on a l'impression que c'est l'absence flagrante de forme qui prime le sujet. Donc à y regarder de très près, si la plupart des romans canadiens-français publiés depuis deux ou trois ans paraissent s'inspirer des "pro-

cédés" du nouveau roman, cette influence reste très extérieure et provient souvent de méprises découlant de jugements critiques trop hâtivement établis.

Il y a aussi à porter au compte des "faits nouveaux" l'émergence d'une jeune littérature qui rejette violemment toute influence extérieure et qui prétend se retrancher dans l'exploitation du parler populaire canadien-français comme s'il s'agissait d'un instrument littéraire pouvant amener quelque émancipation culturelle impérative. La démonstration reste intéressante pour le sociologue, mais l'est-elle tout autant pour le critique ? de cette tendance, il est difficile de prédire ce qu'il adviendra, car elle n'a pas encore produit de roman susceptible d'appuyer sa démonstration, mais il n'est pas exclu qu'elle puisse nous apporter dans l'avenir ce grand roman écrit en "joual" que nous en attendons. Mais il faudrait que ce romancier soit en même temps un grand poète pour que l'entreprise soit valable et ne reste pas un regrettable malentendu entre la langue parlée et la langue écrite. Et il est curieux que ce soit plus dans la poésie que le roman que cette école (Major, Brochu, Renaud) se soit surtout révélée.

On pourra parler aussi d'influence française à propos de l'explosion de "sexualité" qui envahit depuis quelques années le roman canadien-français. Là encore il s'agit de voir s'il s'agit d'une influence bénéfique. Cependant il est à craindre que cet apport qui vise à "émanciper" le roman canadien-français n'ait guère produit autre chose qu'un placage purement artificiel qui ne fait que sacrifier à une mode et ne sert qu'à épater le bourgeois. Et ne s'agirait-il pas en fin de compte, d'une influence procédant tout autant du cinéma que du roman ?

Il reste un dernier secteur à explorer, celui de l'écriture "libre", c'est-à-dire de celle qui, s'éloignant du réalisme conventionnel, ne se laisse influencer ni par le "nouveau roman", ni par le roman de type balzacien, ni par le roman psychologique traditionnel. C'est celle du véritable créateur, qui réussit une oeuvre à partir de son propre fond et qui poursuit une démarche personnelle qui l'amène à trouver en lui-même le mode d'expression qui lui convient. Plusieurs romanciers canadiens semblent s'acheminer vers cette voie qui a produit ces derniers temps, l'oeuvre sans doute la plus cruelle, la plus rayonnante, la plus originale, la plus ironique et la plus délicieusement irréaliste de

toute notre littérature de fiction : UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL, de Marie-Claire Blais. Si l'on me demandait de désigner le chef-d'oeuvre du roman canadien-français, à supposer que ce chef-d'oeuvre existât, c'est vers ce livre que j'irais spontanément. Le roman canadien-français n'aurait-il produit que cette oeuvre de Marie-Claire Blais depuis cinq ans que notre littérature ne serait plus cette petite littérature provinciale dont un critique a déjà parlé.

Pour conclure donc, l'influence du roman français sur notre roman est beaucoup plus apparente que réelle et s'il existe une porte de salut pour notre roman, c'est bien dans l'expérimentation d'une recherche personnelle qui fasse fi de toute influence qui ne soit pas profondément assimilée, d'où qu'elle vienne. Peut-être est-ce dans ce sens que nous nous dirigeons sans trop nous en rendre encore compte ?

JEAN HAMELIN